

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. 1865/05/20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

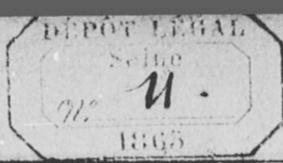
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



CANDIDE

Journal à Cinq centimes

PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

BUREAUX:
5, place Serres, à Paris, Ouverts de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.
Les Abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

ABONNEMENTS:			
Paris.....	trois mois, 1 fr. 50 c.	Six mois, 3 fr.	Un an, 6 fr.
Départements.....	id. 2	id. 4	id. 8
Étranger.....	id. 2 50	id. 5	id. 10

LE PÈRE GRATRY.

Science et foi.

(1^{er} article).

Le Révérend Père Gratry a voulu courir deux lièvres en même temps : la Foi et la Science. Les deux lièvres ont détalé et il est revenu bredouille, comme tous les chasseurs qui font la même école.

« En ce temps-là, dit non pas Jésus-Christ, mais le Père Gratry (1). En ce temps-là, j'étudiais les sciences et lisais beaucoup l'Évangile. Un jour, une parole du Sauveur me perça l'esprit comme une flèche : « Les étoiles tomberont du ciel. » Je croyais voir, dans le texte, des soleils tomber sur la terre, et ici l'Évangile était évidemment absurde. Ma! entendu! L'Évangile dit : « Les étoiles tomberont, » l'absurdité n'existe plus. Je ne fis cette remarque que vingt ans après. »

« Il est certain que plusieurs nébuleuses en spirales sont des amas d'étoiles. Or, les spirales sont des systèmes nécessairement instables, dont toutes les lignes tombent sur le centre, et ces lignes sont des signes dont tous les points sont des étoiles; de sorte que j'aurai assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Évangile probablement réalisé en ce point qui semblait impossible. »

Ouf! quelle cathédrale!... mais laissons le style, il s'agit du fond, non de la forme. — Je ne ferai pas reproche au révérend d'avoir enseigné et prêché vingt ans des choses qu'il tenait pour absurdes. Ma simplicité donnerait à riye. Ce qui serait chez les savants un opprobre ou plutôt un suicide, n'est pas même une peccadille pour des catholiques, je sais cela. Dans la religion des fraudes pieuses, le mensonge est presque toujours une sainte inspiration qui rachète de très grosses fautes. Il ne figure donc pas à la cote des péchés, non plus que la mauvaise foi. En tout cas, le Père Gratry a une excuse; il avait l'esprit percé. Cela gêne les fonctions d'un organe. Enfin, il a retiré la flèche. Après vingt ans de séjour dans la plaie, c'est une cure remarquable.

Mais s'il est innocent du péché de mensonge, péché véniel après tout, il ne l'est pas d'un péché capital, l'orgueil, et d'un autre encore, l'incertitude. Ah! mécréant! l'Évangile est absurde, s'il fait tomber les étoiles du ciel! Et quand même ce serait absurde, est-ce une raison pour n'y pas croire? au contraire. *Credo quia absurdum.* Depuis quand ne croyez-vous qu'aux choses rationnelles? Infortuné chasseur, voilà un de vos lièvres décampé, tandis que vous poursuivez l'autre.

Qu'alliez-vous faire, hélas! dans la galère scientifique? Et qu'y avez-vous déniché? « des nébuleuses en spirales instables, tombant ou tombées sur le centre par toutes leurs lignes d'étoiles. » — Miséricorde! en lorgnant vos nébuleuses, vous êtes tombé vous-même de votre long sur le centre, et vous avez dû voir trente-six millions d'étoiles. Buvez un verre d'eau, ça ne sera rien. Le bon Dieu vous a puni d'avoir trouvé vingt ans l'Évangile absurde, et entre nous, je crains qu'il ne vous garde encore quelque fâcheux croc-en-jambe, pour votre excès de modestie. « J'aurai, dites-vous, assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Évangile palpablement réalisé en ce point qui semblait impossible. »

Ainsi donc, c'est vous qui avez désabsurdisé

(1) La crise de la Foi, l'une des deux publications les plus importantes du Père Gratry. L'autre est intitulée : les Sources.

l'Évangile, et sans vos nébuleuses tombantes, il restait condamné à l'absurde *in perpetuum!* Ceci est grave, car vous n'aviez plus l'esprit percé quand vous avez lâché cette spirale.

Le Père Gratry me donne de vives inquiétudes : il a complètement égaré sa foi dans les confusions de l'Espace. Il ne croit pas à l'omnipotence divine. Absurde, que Dieu fasse tomber les étoiles chez nous! Saint Jean ne dit-il pas : « Les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme quand un figuier, agité par un grand vent, jette sa et la ses figues vertes (1). »

Ajoutons : « et ses figues mûres, » qui ont bien autant de raisons de choir que les vertes... Doucement, doucement, ce n'est pas sûr, j'ai parlé trop vite. Les figues vertes pourraient bien avoir la queue plus cassante. En y songeant mieux, c'est assez mon avis. Jean tout court en sait plus que Gros Jean. Ne versons pas dans l'insupportable orgueil de ce père Gratry qui se scandalise de l'Écriture Sainte.

Mais qu'en dit cette fois le Révérend? Le texte de Jean n'est-il pas assez carré? Les étoiles tombent bien sur la terre. Plus moyen de se réfugier dans les nébuleuses en tire-bouchons. Jean est-il apocryphe, ou le Saint-Esprit lui a-t-il soufflé une absurdité? il faut choisir entre ces deux blaspèmes.

Hélas! oui, la foi de notre fusioniste est bien envolée. Et, s'il vous plaît, malheureux incrédule, qui empêche Dieu de faire tomber les étoiles sur la terre? Serait-ce la petitesse de notre planète, qui est, aux astres scintillants des nuits, comme une graine de tabac est au Roi des potirons, promené en triomphe à la halle? Assurément une pluie de potirons sur une graine de tabac est peu convenable. Mais, très-Révérend Père, avez-vous défendu au Tout-Puissant de changer d'abord la graine de tabac en Roi des potirons, et les potirons en graines de tabac?

Serait-ce encore la distance incommensurable, qui exige vingt, cent, ou mille ans pour l'arrivée de la lumière, et dix ou douze mille fois davantage pour l'arrivée des étoiles en personne? Pourquoi d'un signe, le Père éternel n'effacerait-il pas la distance, en supprimant l'espace qui s'étend des astres à nous? Rien de plus simple. N'est-il pas maître même, pour faire tout à fait honneur à la signature de Jean, son serviteur, d'attacher les étoiles aux branches d'un grand figuier, comme les Allemands pendent les cepts de Pâques à Noël, de façon à nous envoyer d'une chiquenotte, la pluie de figues en étoiles, ou d'étoiles en figues, sans laisser les curieux le nez en l'air, quelques millions d'années, position fatigante à la longue?

Celui qui de rien a créé l'univers, ne peut-il se donner le passe-temps de jouer aux osselets avec les mondes dans les champs de l'infini, sans tenir compte ni des volumes, ni des distances, ni des lois mathématiques? Osez-vous bien mesurer la puissance à l'Éternel? Ah! j'en appelle aux souvenirs de votre conscience bourrelée. Elle a dû entendre, par là... dans quelque coin... une voix d'en haut lui crier : « Père Gratry, Père Gratry, tu a méconnu l'omnipotence de ton Dieu. Pour expier un si grand crime, tu feras deux fois le pèlerinage de Jérusalem, en marchant sur la tête. »

SUZAMEL.

(1) Apocalypse, chap. vi, verset 13.

SERVET ET GIORDANO BRUNO

(2^e ARTICLE.)

La papauté ne pouvait laisser à Calvin cette haute position de défenseur de la foi; elle résolut de prendre sa revanche et de donner un éclatant démenti aux accusations de paganisme lancées contre elles par les plus violents réformés. Telle est la pensée de lettre semi-officielle du protestant converti, Scioppe, à son ami le recteur Conrad Rittershausen :

« Si vous vous trouvez présent à Rome, vous entendriez dire à tous les Italiens qu'on a brûlé un luthérien; ce qui ne vous confirmerait pas peu dans l'opinion que vous avez de notre cruauté. Mais il faut que vous le sachiez, mon cher Rittershausen, nos Italiens ne savent pas distinguer les diverses hérésies : quiconque est hérétique, ils l'appellent luthérien... Je prie Dieu de les conserver dans cette simplicité, afin qu'ils ignorent toujours en quoi une hérésie diffère d'une autre. Je craindrais sans cela que ce discernement ne leur coûtât cher. Je désire que vous sachiez la vérité par moi : et pour cela, je vous assure en vous engageant ma foi, qu'aucun luthérien, ni aucun calviniste, à moins d'être relaps ou cause d'un scandale public, n'est exposé au moindre danger à Rome et par conséquent ne court risque d'être puni de mort. C'est l'intention de notre Très-Saint Seigneur que les luthériens aient à Rome un libre accès, et qu'ils reçoivent de la part des cardinaux et des prélats de notre cour, toutes les marques de bienveillance et d'humanité... »

« Je croirais peut-être aussi comme le vulgaire que Bruno a été brûlé pour cause de luthéranisme si je n'avais été présent au Saint-Office lorsqu'on a parlé contre lui la sentence de mort, ce qui m'a fait connaître l'hérésie qu'il avait embrassée. Ce Bruno était de Noia, dans le royaume de Naples, dominicain de profession. Il y a dix-huit ans, il commença à douter de la transsubstantiation (qui au jugement de Chrysostôme répugne fort à la raison). Bientôt, il la nia tout à fait. Ayant en même temps osé douter de la virginité de la bienheureuse Vierge (qui suivant le même Chrysostôme, suppose en purté les chérubins et les séraphins), il se retira à Genève, où il demeura deux ans. Cependant il n'approuvait pas tout le calvinisme, il fut chassé de cette ville et se rendit à Lyon, à Toulouse et enfin à Paris. Il y fut professeur extraordinaire, ne voulant pas, comme les professeurs ordinaires, aller à la messe. Il passa de là à Londres, où il publia son livre de la *Pète Triomphante*, c'est-à-dire du Pape, car les vœux lui donnent ce titre d'honneur. Il se rendit ensuite à Wittenberg et y professa publiquement pendant deux ans, et je ne me trompe pas. Ayant passé de là à Prague, il fit imprimer des ouvrages intitulés de *l'Immensité et de l'Infini, des Infinis innombrables*; puis des *Ombres et des Idées*. Il enseigna dans ces écrits des absurdités horribles, par exemple : qu'il y a une infinité de mondes; qu'une âme peut passer d'un corps dans un autre, et même d'un monde dans un autre; que l'Esprit-Saint n'est autre chose que l'âme du monde; que le monde est éternel; que l'Éternel a opéré ses miracles par la magie, dans laquelle il avait fait plus de progrès que les autres Égyptiens; qu'il a été inventeur de ses lois; que les Latins sacrés sont un rêve; que Christ n'est pas Dieu; mais un magicien illustre; qu'il a trompé les hommes, et pour cette raison fut justement pendu (impicéto), et non crucifié; que

Un homme, en venant de son étable, de lit me regarda ; un homme faible et tremblant glissa sur la litière de l'étable.

— Les deux femmes se regardèrent, l'une l'autre, Thérèse qui s'approchait de l'écurie ; — sans doute elle venait traire les vaches ; — elle causait avec une autre personne ; j'entendais bien les deux voix, mais je ne pouvais distinguer les paroles.

Le loquet de la porte fut soulevé au moyen de la petite hache qui s'y rattachait par un bout, tandis que l'autre pendait au dehors ; Thérèse donna un coup de genou à l'huis qui s'ouvrit tout grand, et elle entra dans l'étable, suivie d'une autre femme du village, qui venait de temps en temps acheter pour un sou de lait chez nous. Cette femme disait à la Thérèse :

— Ainsi donc, vous dites que le menuisier vient d'arriver ?

— Oui, et c'est bien heureux qu'Angélique — c'était le nom de ma mère — ne soit pas à la maison, car chaque coup de marteau lui serait tombé sur le cœur. Pauvre mère ! toute faible qu'elle était, elle a voulu se lever de bon matin, afin de pouvoir faire sa déclaration à la mairie avant le départ de maire pour les champs ; — elle reviendra par le presbytère pour commander un salut d'enterrement.

— Elle sera donc enterrée au salut ?

— Oui, — on dit ainsi que lorsque les enfants n'ont point dépassé neuf ans d'âge, il suffit de chanter un salut pour le repos de leur âme. Et puis, il faut tout dire, une messe ça coûte déjà bien cher, et les pauvres Lazare sont comme moi, il n'ont guère de ressources, surtout après tous les détours qu'ils ont eus depuis quelques années.

— Cette pauvre petite Pauline ! — reprit l'autre femme — c'était bien la créature du bon Dieu ! si douce et si adroite en même temps ! Quant à la bonté de son cœur, Thérèse, voici un trait qui vous en fera juger et dont j'ai été témoin de mes deux yeux, pas plus tard qu'à la dernière moisson.

— Angélique m'avait priée de venir travailler un demi-jour avec elle, afin que nous puissions lier, avant la nuit, toutes les gerbes de la pièce de terre des basses-fosses.

Comme de coutume, les glaneurs, assis sur un coin du champ, attendaient la levée des gerbes avec impatience, afin de pouvoir glaner les épis échappés au liage.

Parmi tous ces enfants endiablés, mais se tenant à l'écart autant qu'elle le pouvait, on remarquait la petite bossue — vous savez ? La petite Sophie de la vieille Florentine, cette pauvre enfant si pâle, si chétive, si malgre qu'on n'oserait point lui donner dix ans, malgré qu'elle en ait seize, n'était-ce qu'on lit clairement, imprimés sur son visage, des souffrances aussi vieilles qu'elle-même. — Les enfants sont méchants ! voyant la Sophie ramper à terre et se couvrir douloureusement la tête sous le poids de leurs vilaines, ils en ont fait leur souffre-douleur ; son accident est cause que tous ces garçons l'accablent sans pitié ni pitié.

La malheureuse Sophie, que personne ne protége, n'ose jamais glaner que derrière les autres glaneurs ; aussi est-ce une bien pauvre moisson que celle qu'elle peut faire dans une journée !

Il paraît que la Pauline, dont le cœur courait à toutes les souffrances, s'était généreusement affectonnée à la pauvre bossue. Ce jour-là — et cela sans avoir l'air de faire du tort aux autres glaneurs en glanant avant le temps permis — la Pauline alla de ça, de là, happant adroitement un épi au passage jusqu'au moment où elle eut fait une petite glane. Alors elle se dirigeait vers la bossue, en faisant quelques détours, afin de ne point attirer l'attention sur sa charité, et dès qu'elle était venue près de la pauvre, elle lui glissait subitement son butin sous son tablier. Quant à la Sophie elle ne disait pas un mot, mais elle semblait, tout à la fois, la remercier et l'adorer en la regardant avec ses deux grands yeux noirs pleins de larmes ; — et à ce propos, avec vous remarquas, Thérèse, combien ils sont étranges les yeux de cette enfant ? — on dirait deux étoiles qui brillent dans du marbre.

Nous allions bientôt commencer à porter les gerbes et permettre le glanage général, lorsque je vis Pauline, non-seulement redoubler de courage pour augmenter légitimement la part de la bossue, mais encore, entraînée par

son bon petit cœur, enlever une grosse poignée d'épis à une javelle qui se trouvait à ma droite. En levant les yeux sur moi, elle s'aperçut immédiatement, à un millimètre de la regarder, que j'avais surpris ses larcins ; mais tout en rougissant un peu, elle mit en avant son dévouement pour la bossue, comme pour me demander si j'avais quelque chose de mieux à lui proposer.

— Pauline croit que je ne la vois pas, me dit Angélique, aussitôt que sa fille se fut éloignée pour porter sa glane à la bossue. Nigun ne sommes point riches, hélas ! mais je n'ai jamais le courage d'empêcher cette enfant-là de faire ses charités ; il me semble que ce serait tuer son bon cœur.

— Cet enfant vaot son pesant d'or ! répondis-je à Angélique — tant les manières de sa fille envers la petite pauvre m'avaient tourné d'attendrissement. — Ah ! c'est un grand malheur qu'elle s'en soit allée dans un âge aussi tendre...

— Ah, bah ! — elle n'est pas morte ! m'écriai-je.

— Tiens ! firent brusquement les deux femmes.

— Qu'est-ce donc que tu fais là, petit Louis ? je ne t'ai pas vu entrer.

— Je ne suis pas entré. — Je suis là depuis hier : j'ai couché avec le veau.

— Mais tu dois être tout engourdi, malheureux enfant ! pourquoi n'es-tu pas revenu coucher dans ton lit ?

— Dans mon lit ?

— Oui.

— Ah ! je ne sais pas.

— Ce pauvre petit Lazare ! il a la tête tournée, c'est un fait certain, dit la femme en payant son sou de lait.

— J'en ai bien peur, reprit la Thérèse.

— Viens boire un peu de lait chaud, mon garçon, viens ; cela te fera du bien.

— Plus tard, — je ne dis pas. — Mais, la Thérèse, vous avez dit en entrant : « Le menuisier est arrivé. »

Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, le menuisier ?

Les deux femmes s'entre-regardèrent avec un embarras visible. Thérèse me répondit :

— Tu es encore trop jeune pour savoir ces choses-là, petit Louis ; plus tard, mon enfant, va, tu ne les connaîtras que trop.

— Bon ; je m'en vais donc y voir moi-même. — Et je sortis de l'étable d'un pas délibéré.

En traversant la cour, j'entendis plusieurs coups de marteau retentir bruyamment, avec un son qui ressemblait, à peu près, à celui que l'on produit en frappant une futaille vide.

Je précipitai mes pas.

J'arrivai dans la première pièce de la maison. Pauline avait disparu ; le lit sur lequel elle avait été exposée était défait. Je passai rapidement. Le bruit venait de notre chambre, j'y entrai et je vis le menuisier accroupi contre une caisse allongée.

Je vins me placer près de lui sans qu'il m'entendit.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, lui dis-je ?

Surpris, le menuisier se retourna brusquement vers moi :

— Je fais mon travail. Et toi, mon garçon, que viens-tu donc faire ici ?

— Ce n'est pas cela que je vous demande, je veux seulement savoir ce qu'il y a dans cette caisse.

L'homme était assez embarrassé, cependant il me répondit :

— Je ne sais pas ce qu'il y a là-dedans : on m'a dit de closer la caisse et je la close. Par conséquent, mon lieu, retire-toi et laisse-moi achever ma besogne.

— Eh bien, je vas vous le dire, moi, puisque vous ne le savez pas. — Cette boîte c'est un cercueil, et ce qu'il y a dedans, c'est ma sœur Pauline.

J'avais déjà vu, plusieurs fois, emporter des morts au cimetière, et je me souvenais bien d'avoir entendu prononcer le mot de cercueil en cette occasion : du reste, mon esprit exalté devinait ce qu'il n'avait pas appris.

Le menuisier continua à closer le couvercle de la caisse.

— Ça ne vous fait rien, lui dis-je, laissez-moi voir Pauline.

— Impossible, mon garçon. C'est défendu de toucher au corps de ceux qui sont enveloppés dans leur dernier lin.

— Vous n'y toucherez pas, ce sera moi...

— Non ; si ce n'est déjà l'esprit assez frappé comme cela, mon lieu, je ne te laisserai pas voir la sœur. — Va-t'en,

laisse-moi achever tranquillement ma besogne déjà assez triste comme cela.

— Je vous en prie, lui dis-je en joignant les mains avec un geste d'exprimable angoisse.

— Je ne veux pas... Je ne peux pas, fit-il tout attendri.

Une inspiration soudaine me vint.

Il y avait dans un coin de notre pailleuse un petit magot, — quatre gros sous que nous avions amassés liard par liard, Pauline et moi. Nous avions complété de thésauriser environ pendant deux années, avec l'espérance d'atteindre le chiffre fabuleux de trente sous, destinés à acheter une caquette à notre petit frère Jules. Je fouillai la pailleuse, je pris les quatre gros sous sur la paume de la main et je vins les offrir au menuisier.

— Tenez, lui dis-je, voici notre bourse, — prenez et laissez-moi voir.

— Mais, malheureux enfant ! elle est cousue dans son drap, la sœur.

Je ne fis qu'un bond de l'endroit où nous étions jusqu'au coin de la cheminée, où je savais que ma mère suspendait ses ciseaux.

— Tenez, voici des ciseaux, dis-je, en rentrant.

Le menuisier ne put y tenir davantage ; il insinua le bec de son marteau entre les deux planches, et, en opérant un mouvement de bascule, il fit sauter les deux ou trois clous qui retenaient le couvercle.

Je vis alors, au fond du cercueil, le petit corps de ma sœur enveloppé de son drap cousu. La vue des saillies qui apparaissent à travers l'enveloppe d'un cadavre m'ont toujours fait éprouver un invincible sentiment d'horreur.

— J'ai beau me dire : cette saillie supérieure est produite par le front, — celle-ci, plus anguleuse, par le nez, — là ce sont les deux mains croisées sur la poitrine, — sur les côtés les formes des épaules, enfin les tubérosités des genoux et à l'extrémité les pointes des orteils vivement dessinés ; — j'ai beau me dire tout cela, ma pensée, entraînée, chevauche à travers les plus lugubres tableaux : j'ai froid dans les os... j'ai peur...

..... Je m'agenouillai auprès du cercueil, je me penchai au-dessus du corps de l'enfant et je me mis en mesure de déborder une portion du drap.

Mais le menuisier ne me laissai pas accomplir cette tâche ; il s'empara des ciseaux que je lui abandonnai, et, en deux secondes, le visage et la poitrine de ma sœur étaient sous mes yeux... Oui, je vis encore une fois la figure de ma petite compagne, de ma sœur adorée, de la meilleure partie de moi-même ! Elle était là, calme, douce, sereine, quoique empreinte de ce fatal cachet d'éternelle immobilité que la mort appose sur ses œuvres...

Jusqu'alors, j'avais lutté avec un entêtement insensé, sublime, contre l'envahissement de la triste réalité. — Mais en ce moment la révélation de la vérité me frappa comme un éclair.

Je sentis l'espérance se rompre en moi, comme une corde trop tendue.

Il se fit un grand déchirement dans mon cœur. Je baisai les lèvres et le front de Pauline...

Puis, je me dressai debout, les lèvres tremblantes et le front baigné d'une sueur glacée.

— Ah !... Elle est morte ! m'écriai-je d'une voix étranglée.

Ce furent mes derniers mots.

Je tombai roide sur le sol.

LOUIS WATTEAU.

FIN.

Les Hébertistes, par G. Tridon. Brochure in-8°, 3 feuilles. — Chez tous les libraires. Prix : 60 c.

Cette consciencieuse étude sur la Révolution est écrite par notre collaborateur avec sa vigueur habituelle. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. V.

Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un livre auquel nous souhaitons de grand cœur le succès. C'est une étude fantaisiste intitulée « Les Sui-ventes de Jésus », où la conscience des recherches est allée à une certaine vivacité de style. Une forme heureuse, un fonds sérieux, des pages émues et entraînantes, que faudrait-il donc encore pour assurer à l'auteur, M. Léon Roussot, une sympathique réussite. — B. de P.

Le Gérant : E. VAISSIERE.

Paris. — Imp. Turin et Ad. Juvert, 9, cour des Miracles.

CANDIDE

Journal à Cinq centimes

PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

BUREAU:

5, place de la Bourse, à Paris. Ouverts de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.
Les Abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

ABONNEMENTS:

Paris.....	trois mois, 1 fr. 50 c.	Six mois, 3 fr.	Un an, 6 fr.
Départements.....	Id. 2	Id. 4	Id. 8
Etranger.....	Id. 2 50	Id. 5	Id. 10

LE PÈRE GRATRY.

Science et foi.

(1^{er} article).

Le Révérend Père Gratry a voulu courir deux lièvres en même temps : la Foi et la Science. Les deux lièvres ont détalé et il est revenu bredouille, comme tous les chasseurs qui font la même école.

« En ce temps là, dit non pas Jésus-Christ, mais le Père Gratry (1). En ce temps-là, j'étudiais les sciences et lisais beaucoup l'Evangile. Un jour, une parole du Sauveur me perça l'esprit comme une flèche : « Les étoiles tomberont du ciel. » Je croyais voir, dans le texte, des soleils tomber sur la terre, et ici l'Evangile était évidemment absurde. Matentendu ! L'Evangile disait : « Les étoiles tomberont. » l'absurdité n'existe plus.

« Je ne fis cette remarque que vingt ans après. » « Il est certain que plusieurs nébuleuses en spirales sont des amas d'étoiles. Or, les spirales sont des systèmes nécessairement instables, dont toutes les lignes tombent sur le centre, et ces lignes sont des signes dont tous les points sont des étoiles ; de sorte que j'aurai assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Evangile probablement réalisé en ce point qui semblait impossible. »

Quel ! quelle cathédrale... mais laissons le style, il s'agit du fond, non de la forme. — Je ne serai pas reproché au révérend d'avoir enseigné et prêché vingt ans des choses qu'il tenait pour absurdes. Ma simplicité donnerait à rire. Ce qui serait chez les savants un opprobre ou plutôt un suicide, n'est pas même une peccadille pour des catholiques, je sais cela. Dans la religion des fraudes pieuses, le mensonge est presque toujours une sainte inspiration qui rachète de très grosses fautes. Il ne figure donc pas à la cote des péchés, non plus que la mauvaise foi. En tout cas, le Père Gratry a une excuse ; il avait l'esprit percé. Cela gêne les fonctions d'un organe. Enfin, il a retiré la flèche. Après vingt ans de séjour dans la plaie, c'est une cure remarquable.

Mais s'il est innocent du péché de mensonge, péché véniel après tout, il ne l'est pas d'un péché capital, l'orgueil, et d'un autre encore, l'incrédulité. Ah ! mécréant ! l'Evangile est absurde, s'il fait tomber les étoiles du ciel ! Et quand même ce serait absurde, est-ce une raison pour n'y pas croire ? au contraire. *Credo quia absurdum*. Depuis quand ne croyez-vous qu'aux choses rationnelles ? Infortuné chasseur, voilà un de vos lièvres décampé, tandis que vous poursuivez l'autre.

Qu'alliez-vous faire, hélas ! dans la galère scientifique ? Et qu'y avez-vous déniché ? « des nébuleuses en spirales instables, tombant ou tombées sur le centre par toutes leurs lignes d'étoiles. » — Miséricorde ! en lorgnant vos nébuleuses, vous êtes tombé vous-même de votre long sur le centre, et vous avez dû voir trente-six millions d'étoiles. Buvez un verre d'eau, ça ne sera rien. Le bon Dieu vous a puni d'avoir trouvé vingt ans l'Evangile absurde, et entre nous, je crains qu'il ne vous garde encore quelque fâcheux croc-en-jambe, pour votre excès de modestie. « J'aurai, dites-vous, assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Evangile palpablement réalisé en ce point qui semblait impossible. »

Ainsi donc, c'est vous qui avez désabsurdisé

l'Evangile, et sans vos nébuleuses tombantes, il restait condamné à l'absurde *in perpetuum* ! Ceci est grave, car vous n'aviez plus le *perit percé* quand vous avez lâché cette spirale.

Le Père Gratry me donne de vives inquiétudes : il a complètement égaré sa foi dans les confusions de l'Espace. Il ne croit pas à l'omnipotence divine. Absurde, que Dieu fasse tomber les étoiles, chez nous ! Saint Jean ne dit-il pas : « Les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme quand un figuier, agité par un grand vent, jette sa et sa ses figues vertes (1). »

Ajoutons : « et ses figues mûres, » qui ont bien autant de raisons de choir que les vertes... Doucement, doucement, ce n'est pas sûr, j'ai parlé trop vite. Les figues vertes pourraient bien avoir la queue plus cassante. En y songeant mieux, c'est assez mon avis. Jean tout court en sait plus que Gros Jean. Ne versons pas dans l'insupportable orgueil de ce père Gratry qui se scandalise de l'écriture Sainte.

Mais qu'en dit cette fois le Révérend ? Le texte de Jean n'est-il pas assez carré ? Les étoiles tombent bien sur la terre. Plus moyen de se réfugier dans les nébuleuses en tire-bouchons. Jean est-il apocryphe, ou le Saint-Esprit lui a-t-il soufflé une absurdité ? il faut choisir entre ces deux blasphèmes.

Hélas ! oui, la foi de notre fusioniste est bien envoiée. Et, s'il vous plaît, malheureux incrédule, qui empêche Dieu de faire tomber les étoiles sur la terre ? Serait-ce la petitesse de notre planète, qui est, aux astres scintillants des nuits, comme une graine de tabac est au Roi des potirons, promené en triomphe à la halle ? Assurément une pluie de potirons sur une graine de tabac est peu convenable. Mais, très-Révérend Père, avez-vous défendu au Tout-Puissant de changer d'abord la graine de tabac en Roi des potirons, et les potirons en graines de tabac ?

Serait-ce encore la distance incommensurable, qui exige vingt, cent, ou mille ans pour l'arrivée de la lumière, et dix ou douze mille fois davantage pour l'arrivée des étoiles en personne ? Pourquoi d'un signe, le Père éternel n'effacerait-il pas la distance, en supprimant l'espace qui s'étend des astres à nous ? Rien de plus simple. N'est-il pas maître même, pour faire tout à fait honneur à la signature de Jean, son serviteur, d'attacher les étoiles aux branches d'un grand figuier, comme les Allemands pendent les œufs de Pâques à Noël, de façon à nous envoyer d'une chiquenotte, la pluie de figues en étoiles, ou d'étoiles ou figues, sans laisser les curieux le nez en l'air, quelques millions d'années, position fatigante à la longue ?

Celui qui de rien a créé l'univers, ne peut-il se donner le passe temps de jouer aux assiettes avec les mondes dans les champs de l'infini, sans tenir compte ni des volumes, ni des distances, ni des lois mathématiques ? Osez-vous bien mesurer la puissance à l'Eternel ? Ah ! j'en appelle aux souvenirs de votre conscience bourrelée. Elle a dû entendre, par là... dans quelque coin... une voix d'en haut lui crier : « Père Gratry, Père Gratry, tu a méconnu l'omnipotence de ton Dieu. Pour expier un si grand crime, tu feras deux fois le pèlerinage de Jérusalem, en marchant sur la tête. »

SUZANNE.

SERVET ET GIORDANO BRUNO.

(2^e ARTICLE.)

La papauté ne pouvait laisser à Calvin cette haute position de défenseur de la foi ; elle résolut de prendre sa revanche et de donner un éclatant démenti aux accusations de paganisme lancées contre elles par les plus violents réformés. Telle est la pensée de lettre semi-officielle du protestant converti, Scloppe, à son ami le recteur Conrad Rittershausen :

« Si vous vous trouvez présent à Rome, vous entendriez dire à tous les Italiens qu'on a brûlé un luthérien ; ce qui ne vous confirmerait pas peu dans l'opinion que vous avez de notre cruauté. Mais il faut que vous le sachiez, mon cher Rittershausen, nos Italiens ne savent pas distinguer les diverses hérésies : quiconque est hérétique, ils l'appellent luthérien... Je prie Dieu de les conserver dans cette simplicité, afin qu'ils ignorent toujours en quoi une hérésie diffère d'une autre. Je craindrais sans cela que ce discernement ne leur coûtât cher. Je désire que vous sachiez la vérité par moi : et pour cela, je vous assure en vous engageant ma foi, qu'aucun luthérien, ni aucun calviniste, à moins d'être relaps ou cause d'un scandale public, n'est exposé au moindre danger à Rome et par conséquent ne court risque d'être puni de mort. C'est l'intention de notre Très-Saint Seigneur que les luthériens aient à Rome un libre accès, et qu'ils reçoivent de la part des cardinaux et des prélats de notre cour, toutes les marques de bienveillance et d'humanité... »

« Je croirais peut-être aussi, comme le vulgaire que Bruno a été brûlé pour cause de luthéranisme si je n'avais été présent au Saint-Office lorsqu'on a parlé contre lui la sentence de mort, ce qui m'a fait connaître l'hérésie qu'il avait embrassée. Ce Bruno était de Nola, dans le royaume de Naples, dominicain de profession. Il y a dix-huit ans, il commença à douter de la transsubstantiation (qui au jugement de Chrysostôme répugne fort à la raison) ; bientôt, il la nia tout à fait. Ayant en même temps osé douter de la virginité de la bienheureuse Vierge (qui suivant le même Chrysostôme, surpassa en pureté les chérubins et les séraphins), il se retira à Genève, où il demeura deux ans. Comme il n'approuvait pas tout le calvinisme, il fut chassé de cette ville et se rendit à Lyon, à Toulouse et enfin à Paris. Il y fut professeur extraordinaire, ne voulant pas, comme les professeurs ordinaires, aller à la messe. Il passa de là à Londres, où il publia son livre *De la Vérité Triomphante*, c'est-à-dire du Pape, car ses vœux lui donnaient ce titre d'honneur. Il se rendit ensuite à Wittenberg et y professa publiquement pendant deux ans, et je ne me trompe pas. Ayant passé de là à Prague, il fit imprimer des ouvrages intitulés *De l'Infini et de l'Infini*, *De l'Infini*, *De l'Infini*, *De l'Infini*, puis *Des Ombres et des Illusions*. Il enseigne dans ces écrits des absurdités horribles, par exemple : qu'il y a une infinité de mondes ; qu'une âme peut passer d'un corps dans un autre, et même d'un monde dans un autre ; que l'Esprit-Saint n'est autre chose que l'âme du monde ; que le monde est éternel ; que l'homme opère ses miracles par la magie, dans laquelle il avait fait plus de progrès que les autres Égyptiens ; qu'il a été inventeur de ses lois ; que les livres sacrés sont un révéil, que Christ n'est pas Dieu ; mais, un magicien illustre ; qu'il a trompé les hommes, et pour cette raison il a justement pendi (impiccato), et non crucifié ; que

(1) La crise de la Foi, l'une des deux publications les plus importantes du Père Gratry. L'autre est intitulée : les Sources.

(1) Apocalypse, chap. vi, verset 13.

« les prophètes et les apôtres ont été des hommes corrompus, des magiciens et furent pendus pour la plupart. Enfin, je ne finirais pas si je passais en revue toutes les monstruosités qu'il a avancées soit dans ses livres, soit de vive voix. En un mot, il n'est pas une erreur des philosophes païens, et de nos hérétiques anciens ou modernes qu'il n'ait soutenue....»

Ainsi l'existence de Bruno fut celle de Servet, celle de tous les novateurs et savants du xvr^e siècle, agitée, errante et misérable. Une nostalgie profonde, un irrésistible désir de revoir le pays du soleil, dut-il en mourir, le ramène à Venise. Il y est saisi par le père inquisiteur Santorio, détenu aux Plombs, et la cour de Rome réclame dès lors sans désespérer son extradition. Comme toutes les républiques marchandes, la sérénissime seigneurie de Venise n'avait d'autre foi que son intérêt; et selon que sa politique la portait vers Rome ou l'Allemagne, Venise persécutait ou favorisait les réformés. Bien qu'un philosophe refusi de toutes les communions, ne méritât point tant d'égards, le sénat hésita six ans à livrer Bruno à ses ennemis, — six ans passés par le prisonnier sous les ardeurs des Plombs ou dans la froide humidité des Puits; et ce n'est qu'en 1598 que Rome put tenir sa proie entre ses mains.

Deux nouvelles années s'écoulèrent dans les prisons de Rome, deux années de tourments, où le Saint-Office essaya de convertir son prisonnier. Les plus illustres théologiens vinrent enlacer de leurs sophismes et écraser de leurs savantes raisons un pauvre philosophe abattu par huit ans de cachots et de souffrances. Promesses, menaces, tout fut mis en œuvre, et le pape fit briller, dit-on, à ses yeux, le chapeau de cardinal comme prix de sa rétractation. Bruno demeura insensible, et le Saint-Office voyant l'inutilité de ses efforts, résolut de profiter de la foule attirée à Rome par le Jubilé pour donner un grand exemple à la chrétienté.

Le 9 février 1600, Bruno vit enfin la lumière et fut conduit au palais du grand inquisiteur. Tous les cardinaux, les théologiens, la consulte du Saint-Office, les autorités de Rome y siégeaient dans leurs habillements pontificaux. Deux gardes, appuyant leur main sur l'épaule de Bruno, l'agenouillèrent de force pendant qu'on lui lisait sa sentence. Elle racontait en détail sa vie, ses études, ses opinions, le zèle paternel déployé par les inquisiteurs pour le convertir, son opiniâtreté perverse et se terminait par la parole sacramentelle : « Qu'il soit remis au bras séculier pour être puni avec autant de clémence qu'il se pourra et sans effusion de sang. » (*Ut quam et ultra sanguinis effusionem puniretur*). Atroce hypocrisie dans le langage de l'Eglise pour désigner le supplice du feu.

Giordano l'entendit avec un front intrépide, et se relevant brusquement, il marqua d'un fer rouge le visage blême de ses assassins : « Cette sentence, dit-il, vous avez plus de trouble à la prononcer que moi à l'entendre. »

Il fut ramené huit jours dans sa prison pour confesser ses crimes; puis le 17 février, un bûcher éleva, sur le champ de Flore, en face le théâtre de Pompée, ses montagnes de fagots; les nobles, les monsignors, les princes, les étrangers de distinction parmi lesquels un grand nombre de luthériens, venus pour les fêtes, prirent place sur des estrades à crépines d'or, le peuple s'étendait à l'entour; enfin la victime apparut avec une longue robe de pénitent, le front haut, l'œil assuré, et repoussant avec horreur le crucifix offert par un prêtre sans pitié, monta d'un pas ferme sur l'échafaud. Les flammes l'environnèrent en un instant, et plus heureux que Servet, Giordano rendit presque aussitôt le dernier soupir.

« Ainsi, écrit Scioppe avec une joie de cannibale, il a été brûlé et a péri misérablement; et je pense qu'il sera allé raconter dans les mondes qu'il avait imaginés, de quelle manière les Romains ont coutume de traiter les blasphémateurs et les impies. Voilà, mon cher Rittershausen, comment nous procédons contre les hommes ou plutôt contre les monstres de cette espèce. Je désirerais maintenant savoir si vous approuvez cette façon d'agir, ou si vous voudriez qu'il fût permis à chacun de croire et de dire tout ce qui lui plaît. Pour moi, j'estime que vous ne pouvez l'approuver... »

Scioppe s'arme de cette première concession du luthérien pour en tirer les conséquences les plus logiques, il est vrai, mais les plus extraordinaires.

« Si donc, dit-il, dans son élégant latinisme, Luther ne vaut pas mieux que Bruno, quel est

« votre avis? vous concluez comme moi qu'il faut le livrer au dieu boiteux et à ses flammes fatales (*Tardipedi Deodandum infelicibus ustulandum lignis.*) »

Scioppe, emporté par ses syllogismes incendiaires entreprend même de faire avouer à Rittershusius la nécessité et la justice de sa propre combustion.

« Mais que faire ajoute-t-il de ceux qui font de Luther un évangeliste, un prophète, un Elie? Je m'en rapporte à vous. Soyez persuadé, je vous prie, que les Romains ne sont pas aussi cruels envers les hérétiques qu'on le pense ordinairement, pas autant, peut-être, qu'ils devraient se montrer envers des gens qui ne périssent que parce qu'ils le veulent bien (17 février 1600). »

Mais laissons ces atroces bouffonneries dont l'Europe a été trop longtemps la dupe et la victime.

Les cendres de Bruno comme celles de Servet furent jetées au vent afin d'anéantir jusqu'à la dernière parcelle des blasphémateurs. Le vent les a portées au loin sur ses ailes, elles ont germé en dépit du fer et du feu; aujourd'hui, leurs fécondantes moissons emplissent le monde. Puissent-elles, ces graines précieuses, pénétrer jusqu'au fond de nos entrailles, s'incarner dans notre chair, dans notre sang, et nous inspirer la vigoureuse haine qui tue l'intolérance et le mâle courage qui confesse la Raison.

Cette même année 1865, un des derniers hurlements de l'inquisition, l'Encyclique a été brûlée à Naples aux pieds de la statue de Bruno.

G. TRIDON.

CAMELEO LE PHILOSOPHE

FANTAISIE BIOGRAPHIQUE

Dans un pauvre village de la Bretagne bretonnante; au sein d'une famille de cultivateurs aisés, mais honnêtes, naquit *Petit-Pierre*, si chétif à sa naissance qu'il fallut l'ondoyer, ne sachant pas s'il vivrait jusqu'au baptême.

Le jeune bambin se fortifia et grandit peu à peu. Comme il se montrait mièvre et futé comme une belette, le recteur dde son village s'offrit de lui apprendre le latin :

« Votre fils, dit-il à ses parents, est trop chétif pour tenir jamais la charrue. Qu'il sache seulement assez de latin pour lire dans de gros livres et, comme moi, il pourra être d'église. Et qui sait, avec l'aide de la divine Providence et de bonnes protections, jusqu'ou l'enfant pourra arriver ? »

Les parents charmés acceptèrent l'offre du bon recteur.

Avec l'acharnement et la ténacité des bretons, *Petit-Pierre* travailla sans relâche. A quinze ans, il savait du grec et du latin autant qu'homme de France. Cependant l'idée d'entrer au séminaire et de faire couper sa longue chevelure bouclée ne lui souriait guère. Il donna des leçons, accepta une place de précepteur, passa ses examens et fut admis à l'école Normale.

Petit-Pierre se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie. Tous les problèmes insolubles de cette spéculative science trouvèrent en lui un OEdipe toujours prêt à en deviner les énigmes. Bientôt le *subjectif* et l'*objectif*, la *catégorie* ou l'*antinomie*, ne lui présentaient plus de mystères. Il avait fouillé jusqu'au fond et au tréfonds psychologie, morale et théodicée. Il dissertait à perdre haleine sur l'immortalité de l'âme et sur l'existence d'un Dieu personnel, créateur et éternel. Il réfutait, sans cracher, les objections contre la *Providence*, tirées du mal physique, et du mal moral. En un mot il fut jugé digne, après un examen passé en robe longue, que l'université prononçât en sa faveur le *Dignus intrare in nostro docto corpore*.

C'était alors le beau temps de l'éclectisme; l'étoile du philosophe *Uterque* brillait dans tout son éclat, ce n'était point encore une nébuleuse catholique. *Petit-Pierre* devint secrétaire du Grand-Lama de l'éclectisme. C'est à son école qu'il apprit toutes les ressources que la mimique peut prêter à l'éloquence. La nature lui avait donné une physionomie mobile, expressive à l'excès. L'art lui enseigna à simuler et à dissimuler toutes les impressions de l'âme. Il se plaçait devant un miroir, s'asseyait sur un fauteuil, comme dans sa chaire, et commençait la répétition de ses discours philosophiques. Devant cet au-

ditore invisible il essayait les *scelles* de l'art oratoire. Il levait les yeux vers le ciel ou les ramenait modestement vers le parapet, il mettait la main sur son cœur, en interrogeait les pulsations ou, selon les nécessités des discours, boutonnait violemment sa redingote. Après trois quarts d'heure d'un débit passionné, la voix de l'orateur faiblissait tout à coup, sa physionomie s'altérait et il semblait devoir tomber en pâmoison. — « Le pauvre jeune homme, disaient les jeunes filles, il est poitrine. » (A cette époque le drame d'Alexandre Dumas, *Angèle* tournait toutes les têtes!) Et *Petit-Pierre* ne pouvait entendre réciter, sans un secret pressentiment de sa destinée future, les vers de Millevoye :

« De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jouché la terre. »

• • • • •

Mais *Petit-Pierre* devait engraisser et devenir guis moins intéressant.

Le jeune professeur n'était pas riche; et ce n'était pas les cinquante francs par mois qu'*Uterque* allouait à son secrétaire qui pouvaient enfler sensiblement le budget de ce dernier.

Que ne faisait-il un livre? L'Académie a toujours en réserve quelques prix spéciaux qu'avec du travail et de l'érudition on peut gagner à coup sûr. Elle les accorde d'ordinaire aux secrétaires de ses membres, tout comme elle a des prix de poésie et de vertu dont elle a affublé, dit une légende sans doute invraisemblable, une Muse qui vivait plus en concubinage avec un de ses membres qu'avec Apollon.

Suivant les conseils de son maître *Uterque*, *Petit-Pierre* écrivit, à grands renforts de citations et d'interprétations, un grand ouvrage qu'il divisa en un nombre infini de chapitres et de sous-chapitres. Les quinze cents pages s'appelèrent :

Histoire de la philosophie d'Ammonius Pacas, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, 2 vol. in-8°.

— Mais, lui dit son maître *Uterque*, est-ce que vous allez signer un ouvrage de philosophie de ce nom commun : *Petit-Pierre*? C'est impossible. Il ne s'en vendrait pas trois exemplaires. Autant vaudrait s'appeler tout de suite *Martin*, *Simon* ou *Bertrand*. Choisissez un nom possible.

— *Caméleo*?

— *Caméleo*. A merveille. Ce nom seul vaut une renommée. Ce ne sera plus un nom, ce sera un type. Et le livre parut avec le beau nom de *Caméleo*, et orné de ces mots prestigieux :

Ouvrage couronné par l'Institut.

Mais tout cela, ce n'était pas encore la fortune, et; bien que philosophe, *Petit-Pierre*, qui ne s'appela plus désormais que *Caméleo*, n'était nullement détaché des choses de la terre. Avec ses maigres émoluments; *Caméleo*, bien que grand philosophe, faisait dans le monde très-mince figure.

Ambitieux, il voulait arriver; intelligent, il se dit :

« La philosophie est comme la littérature, elle conduit à tout, pourvu qu'on l'abandonne. »

Le hasard voulut qu'il distingua une jeune fille qui avait cinquante mille livres de rente. En l'épousant, malgré sa dot, notre philosophe donnait un grand exemple de *tolérance*.

Avec la fortune, *Caméleo* allait avoir les honneurs. C'était en plein régime constitutionnel du roi bourgeois Louis-Philippe. *Caméleo* devint électeur et censitaire. Il eut son bourg pourri et se présenta dans son arrondissement comme candidat ministériel. Mais le 24 février arriva, et M. Guizot eut l'honneur de tomber. Il est vrai qu'il ne tomba pas seul : il entraîna dans sa chute la monarchie, dont il était, vingt-quatre heures auparavant, le plus ferme appui.

Caméleo retomba sur ses pattes. Professeur à la Sorbonne, il défend les grands principes de la société menacés : religion, famille, propriété, et ses cinquante mille livres de rente. Représentant du peuple à la Constituante, l'ancien candidat de M. Guizot défend le Gouvernement de Cavaignac.

TERMINÉ

(1) Jules Simon.

(1) Victor Cousin.

FAITS DIVERS.

On lisait ces jours derniers dans les feuilles de sacristie :

« Dimanche 14 mai, à 1 heure, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois procédera avec son clergé au baptême du nouveau steamer, amarré devant le Louvre et destiné à faire le service direct de transport entre Paris et Londres. Ce bateau a été construit dans les chantiers de la capitale. »

Qu'est-ce que le baptême chez les chrétiens ? Un sacrement, le premier et le plus important de tous, celui qui doit laver dans chaque individu la tâche originelle imprimée au genre humain par le crime de ses premiers pères. En mangeant le fruit défendu, Adam et Eve ont voué leur postérité aux flammes éternelles.

En vertu de cette malédiction, tous les êtres humains qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Christ, brûlent en enfer, sauf toutefois les patriarches juifs, exceptés de l'arrêt universel. Tel est le dogme chrétien. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour racheter les hommes de cette effroyable destinée, en mourant sur la croix. Mais pour participer à la rédemption, le baptême est une condition indispensable. Quiconque meurt sans avoir été baptisé, ne profite pas des mérites du sang de Jésus-Christ et tombe en enfer pour l'éternité.

Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois va donc conférer le sacrement du baptême au bateau à vapeur, afin de le laver du péché originel, de sauver du châtement l'âme immortelle de ce navire et de l'arracher après sa mort aux griffes de Satan. La cérémonie ne peut pas avoir d'autre sens, car le baptême n'a pas d'autre but.

— Nous recevons la lettre suivante, dont nous donnons connaissance à nos lecteurs :

« Monsieur,

« Je vous suis complètement inconnu, le pays que j'habite occupe une bien petite place sur la carte du département de l'Oise, et cependant j'ose vous adresser cette modeste feuille...

« Encore une demande ! mais nous en sommes accablés, nous avons nos pauvres, nos œuvres locales, etc. Je le sais, néanmoins, permettez moi de vous adresser cette petite missive. La modeste offrande de 2 fr. de beaucoup moins même, si cela doit trop changer votre budget des dépenses, sera bien accueillie. Vous le savez : Qui donne aux pauvres prête à Dieu, mais celui qui donne à Dieu, ne sera-t-il pas payé plus qu'au centuple ?

« — Eh bien ! monsieur le curé, au plus vite, que voulez-vous faire de mon offrande ?

« — Depuis deux ans, sur le désir exprimé par mon saint Evêque de Beauvais, je suis à la peine pour reconstruire mon église qui tombe en ruine.

« Ma pauvreté est trop grande et celle de mes paroissiens aussi (presque tous sont chargés de dettes), 1,400 fr. à mon budget de recette chaque année, pour payer toute une église et prendre ce qui m'est indispensable pour vivre et soulager mes pauvres !!!

« Voici ce que Monseigneur dit lui-même de notre situation :

« La population de Plainville, pauvre, mais fort chrétienne, s'est imposée de grands sacrifices pour la reconstruction de son Eglise. Cette entreprise, vraiment nécessaire, vu l'état de l'Eglise actuelle, ne saurait arriver à son terme sans les offrandes des âmes charitables.

« M. l'Abbé STERLIN, Curé-Desservant de Plainville se dévoue à la pénible mission de solliciter des secours, afin de donner à saint Michel un sanctuaire moins indigne de lui. Nous ne pouvons que bénir son zèle et recommander son œuvre au bon accueil des personnes auxquelles il aura l'honneur de s'adresser.

« + Jos.-Arm., Evêque de Noyon,
« Beauvais et Senlis. »

« Depuis le mois d'octobre 1863, j'ai cherché et j'ai trouvé quelques mille francs. Encouragé par mes précédents succès, je viens, en toute confiance, vous tendre la main et vous offrir en retour de votre don, les avantages suivants :

« 1° Une messe chaque mois, jusqu'en 1884, pour tous les bienfaiteurs vivants ou défunts, selon l'intention des donateurs ;

« 2° Pour une offrande de 50 fr. au moins, vous aurez droit aux fruits d'une messe par mois à perpétuité, dite aux intentions des bienfaiteurs, et de plus, votre nom sera gravé dans l'Eglise comme

fondateur. Vous pouvez vous cotiser en famille ou avec vos amis et participer tous aux avantages ci-indiqués ;

« 3° En retour d'une offrande de 2 fr. au moins, j'aurai l'honneur de vous adresser, avec mon accusé de réception, une très-belle gravure de saint Michel, patron de ma paroisse et protecteur de la France, sur papier Chine, de 0^m.35 c. de largeur ; sur 0^m.35 c. de hauteur. Vous la recevrez franco, soigneusement enveloppée sur un rouleau. J'enverrai plusieurs gravures, lorsque la demande m'en sera faite, toujours à raison de 2 tr. l'une.

« Les offrandes reçues jusqu'à ce jour me sont venues de toutes classes de la société, c'est pour cela qu'aujourd'hui je m'adresse à tous indistinctement, certain que chacun comprendra ma demande et s'empressera d'y répondre.

« Avec votre offrande, envoyez-moi, s'il vous plaît, la bande qui enveloppe la présente circulaire, elle m'évitera des recherches trop longues et vous assurera l'envoi de la gravure annoncée.

« Daignez agréer, M. , les sentiments de vive gratitude et de profond respect, avec lesquels
« J'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« L. STERLIN,
« Curé de Plainville.

« Adresser les offrandes à M. l'Abbé Sterlin, curé de Plainville, par le Mesnil-Saint-Firmin (Oise). »

— On lit à l'entrée principale de l'église de Saint-Sulpice, à gauche, à l'intérieur, l'inscription suivante :

CHAPELLE DE NOTRE-DAME
DES ÉTUDIANTS.

Tous les dimanches de l'année, depuis le premier dimanche de décembre jusqu'au premier dimanche de juillet, cette chapelle est ouverte à tous les jeunes gens étudiants, au-dessus de 16 ans.

La réunion a lieu à 9 heures précises.

Une messe basse.

Un entretien sur la doctrine catholique.

La messe et l'entretien sont terminés à 10 heures précises.

Nous croyons être agréables à Messieurs les étudiants de la chapelle Notre-Dame, en les prévenant qu'il y a un pèlerinage pour Chartres le 30 mai et qu'ils peuvent prendre des billets au presbytère du même Saint-Sulpice.

E. VAISSIER.

VIE ET AVENTURES JOYEUSES ET GLORIEUSES
de Thil Ulenspiegel (1)

EN PAYS DE FLANDRE ET AILLEURS.

I

De la naissance d'Ulenspiegel.

A Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, naquit Ulenspiegel, fils de Sœkine et de Claes. Il vint la nuit au monde, bien maigre, car il n'était resté que huit mois dans la cave maternelle.

Une commère, sage-femme et nommée Kateline, l'enveloppa de langes chauds, et lui ayant regardé le chef, y montra une peau en forme d'étoile.

— Coiffé ! s'écria-t-elle.

Mais, bientôt changeant de ton, et montrant un petit point noir sur l'épaule de l'enfant :

— Hélas ! pleura-t-elle, c'est la noire marque du doigt du diable.

— Monsieur Satan, répartit Claes, s'est donc levé de bien bonne heure aujourd'hui, qu'il a eu le temps de marquer mon fils ?

— Il n'était pas levé, dit Kateline, car voici seulement Chanteclair qui éveille les poules.

(1) Ulenspiegel est la personnification vive et franche du peuple de Flandre en face du despotisme espagnol de l'empereur, et du roi Philippe. L'auteur, notre ami et collaborateur, de Coster, s'est déjà fait connaître en France par deux ouvrages bien accueillis : les *Légendes flamandes* (Hetzel et Michel Lévy, 1858), et les *Contes brabançons* (Michel Lévy, 1861).

Puis elle sortit, mettant l'enfant aux mains de Claes. L'aube crevait les nuages nocturnes, les hirondelles rasaient en criant les prairies, et le soleil montrait pourpre à l'horizon sa face éblouissante.

Claes ouvrit la fenêtre, et parlant à Ulenspiegel : Fils coiffé, dit-elle, voici Monseigneur du soleil qui vient saluer la terre de Flandre. Regarde-le, si tu peux, et, quand plus tard, tu seras empêché en quelque doute, ne sachant ce qu'il faut faire pour agir bien, demande-lui conseil, il est clair et chaud : sois sincère comme il est clair et bon comme il est chaud.

— Claes, mon homme, dit Sœkine, tu prêches un sourd. Viens boire, mon fils.

Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature.

II

Comment Ulenspiegel fut baptisé plusieurs fois.

Comme on le portait à baptême, soudain tomba du ciel une averse qui le mouilla fort. Il fut ainsi baptisé pour la première fois.

Quand il entra dans l'église, il fut dit aux parrain, marraine, père et mère, par le clerc, vieux tousseux, qu'ils eussent à se placer autour de la piscine baptismale, ce qu'ils firent. Mais il y avait à la voûte, au-dessus de la piscine, un trou qu'y avait fait un maçon pour placer une lampe et une étoile en bois doré. Le maçon, considérant les parrain et marraine, Sœkine et Claes, debout raidement autour de la piscine encore fermée, versa du trou de la voûte un traitre sceau d'eau qui, tombant entre eux, sur le couvercle de la piscine, jaillit de toutes parts avec grande violence. Ulenspiegel ne perdit pas une goutte à cet éclaboussement.

Il fut ainsi baptisé pour la deuxième fois.

Vint le doyen, ils se plaignirent à lui, mais il leur répondit de se hâter d'en finir, et que c'était un accident.

Ulenspiegel se démenait et criait à cause de l'eau tombée sur lui. Dans l'entretemps, le doyen lui donna le sel et l'eau et le nomma Thylbert, qui veut dire « Riche en mouvements, » et ce à cause de son impatience et de son agilité.

Il fut ainsi baptisé pour la troisième fois.

En sortant de Notre-Dame, tous entrèrent vis-à-vis l'église, dans la longue rue, au Rosaire des bouteilles, beau rosaire dont une cruche faisait le credo. Ils y burent plus de dix-sept pintes de *dobbel-kuyte*. Car c'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les pauvres gens mouillés, d'allumer feu de bière en la bedaine.

Ulenspiegel fut ainsi baptisé pour la quatrième fois.

S'en retournant et traçant de leurs jambes belles lignes, mais non droites, sur le chemin, ils arrivèrent à un ponteau jeté sur une petite mare. Katheline, qui était la marraine, et qui portait l'enfant, fit un faux pas et tomba dans l'eau avec le petit.

Il fut ainsi baptisé pour la cinquième fois.

Mais on le retira de l'eau, on le lava d'eau chaude au logis, et ce fut son sixième baptême.

III

Du baptême de l'enfant Philippe et du sac de Rome.

Ce jour-là, Sa Sainte Majesté Charles-Quint résolut de donner de belles fêtes pour fêter dignement l'auguste naissance de son fils.

Il résolut d'aller à la pêche, non point en un canal, mais dans les aumônières et cuires de ses peuples. C'est de là que les lignes impériales tirent les crusats, les daelders d'argent, les lions d'or et tous ces poissons merveilleux qui se changent à la volonté du pêcheur, en robes de velours, précieux bijoux, vins exquis et fines nourritures. Car les rivières les plus poissonneuses ne sont pas celles où il y a le plus d'eau.

Ayant assemblé ceux de son conseil, Sa Majesté résolut que la pêche se ferait de la façon suivante :

Le seigneur infant serait porté à baptême vers les neuf ou dix heures ; les habitants de Valladolid, pour montrer leur joie grande, mèneraient noces et festins toute la nuit à leurs frais, et sèmeraient sur la grand-place leur argent pour les pauvres.

Il y aurait cinq carrefours, une grande fontaine d'où jaillirait par flots, jusques à l'aube, du gros vin payé par la ville. A cinq autres carrefours seraient rangés, sur des édifices de bois, des saucissons, corvelas, bou-

targues, andouilles, langues de bœufs et autres viandes, aussi à la charge de la ville.

Ceux de Valladolid élèveraient, en grand nombre, à leurs dépens, sur le passage du cortège, des arcs de triomphe représentant la Paix, la Félicité, l'Abondance, la Fortune propice et emblématiquement tous et quelconques dons du ciel dont ils furent comblés sous le règne de Sa Sainte Majesté.

Finalement, outre ces arcs pacifiques, il en serait placé quelques autres où l'on verrait peints en vives couleurs des attributs moins benignes, tels que églers, lions, lancees, hallebardes, épées à la langue flamboyante, hacquebutes à croc, canons, fauconneaux, courtauds à la grosse queue et autres engins montrant imagériquement la force et puissance guerrière, de Sa Sainte Majesté.

Quant aux lumières à éclairer l'église, il serait permis à la gilde des chiers de fabriquer gratis plus de vingt mille cierges, dont les bouts non consumés reviendraient au chapitre.

Pour ce qui était des autres dépenses, l'empereur les ferait volontiers, montrant ainsi son bon vouloir de ne pas trop charger ses peuples.

Comme la commune allait exécuter ses ordres, arrivèrent de Rome des nouvelles lamentables. D'Orange, d'Alençon et Frundsberg, capitaines de l'empereur, étaient entrés en la sainte ville, y avaient saccagé et pillé les églises, les chapelles et les maisons, n'épargnant personne, prêtres, nonnains, femmes ni enfants. Le Saint-Père avait été fait prisonnier. Depuis une semaine, le pillage n'avait point cessé, et *sciters* et *land-knechts* vaguaient par Rome, saoules de nourriture, ivres de buverie, brandissant leurs armes, cherchant les cardinaux, et disant qu'ils tailleraient assez dans leur cuir pour les empêcher de devenir jamais papes. D'autres ayant déjà exécuté cette menace, se promenaient fièrement dans la ville, portant sur leur poitrine des chapelets de vingt-huit grains ou davantage, gros comme des noix, et tout sanglants. Certaines rues étaient de rouges ruisseaux où gisaient dépoillés les cadavres des morts.

D'autres dirent que l'empereur, ayant besoin d'argent, avait voulu en pêcher dans le sang ecclésiastique et qu'ayant pris connaissance du traité imposé par ses capitaines au pontife prisonnier, il le força à céder toutes les places fortes de ses états, à payer 400,000 ducats et à demeurer en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté.

Toutefois, la douleur de Sa Majesté fut grande : il déclara sous les apprêts de joie, fêtes et réjouissances, et ordonna de prendre le deuil aux seigneurs et dames de son hôtel.

Et l'enfant fut baptisé en ses langes blancs.

Ce qui fut interprété à sinistre présage.

IV

Comment Ulenspiegel fut élève.

Ulenspiegel, étant sevré, avait depuis longtemps quitté le sein pour la bouillie, et se mit à grandir comme un jeune peuplier.

Claes alors ne le baisa plus fréquemment, mais l'aima d'un air bourru, aka de ne point l'affadir.

Quand le petit revenait au logis, pleurant d'avoir été frotté trop durement du poing ou du bâton en quelque rixe, Claes, tâtant la place où les coups avaient laissé quelque bosse, lui disait : Que ne te revanches-tu, canard ! Tu eusses ainsi pu pleurer pour n'avoir pas assez frappé !

Et il le battait, parce qu'il avait été battu.

Un jour Ulenspiegel demandait un liard pour aller jouer, Soetkins, se fâchant, cria : Qu'as-tu besoin d'aller jouer ? Tu ferais mieux de demeurer céans à liea des fagots.

Ulenspiegel, à ce refus, boudait, criait et sanglotait ; Soetkine menait grand bruit de chaudrons et d'écuellies, afin de se montrer insensible, mais le petit criait plus fort ; la douce mère, alors laissant sa feinte dureté, venait à lui, disant : As-tu assez d'un denier ? Or, notez que le denier valait six liards.

Ainsi, elle l'aima trop, et Ulenspiegel fut roi en la maison.

V

De l'ordonnance de l'empereur.

Ce fut au temps où les humeurs de madame Marguerite, la gouvernante monterait de sa jambe en son corps et y mirent un feu dont elle mourut.

Aux derniers jours de novembre s'en fut vers Dieu ou le diable, sa pauvre âme méchante par ignorance.

En mourant, elle regretta beaucoup M. Antoine de Laing dont elle eut deux ou trois enfants, nonobstant qu'elle se renommât pucelle.

Toutefois, Ulenspiegel qui ne savait rien de cette mort, s'ébattait criant, sautant et chantant sur les carreaux de la cuisine.

Et quand sa mère le prenait dans ses bras, il arrachait d'elle ce qu'il pouvait, lambeaux de de fait de robe ou de coiffe, non sans danger pour ses accoutrements.

Et l'enfant Philippe prenait du plaisir avec un sien valet à faire danser des souris vives dans un grand baquet de fer sur le feu.

Et à Bruxelles, le glas funèbre tinta pendant quarante deux jours pour Mme Marguerite.

Et tous les jours tintait à Valladolid, le rin de l'enfant qui était le glas de mort, de toutes ces petites âmes Auriquoites qui s'en allaient où il leur était commandé d'aller.

En ce temps là aussi, plusieurs hommes avaient été brûlés, pendus ou décapités, maintes femmes et filles avaient été enterrées vives en vertu des placards de Charles contre l'hérésie.

Claes dit à Soetkin : Femme, quittons la terre de Flandre et nous en allons en de lointains pays.

— Non, dit-elle, je suis plantée de cette terre et j'y veux laisser mes feuilles.

— Mais si, demanda-t-il, elles tombent au vent de mort cruelle, ainsi qu'il adoint aux pauvres victimes ?

— Nous ne fûmes, dit-elle, oncques riches ni hérétiques et ainsi, nous n'avons rien à craindre des dénonciateurs.

— Ah ! dit Claes, il en est bien de ces viles gens qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Majesté une maude de charbons qu'un sac de flans. Quel était le bien de la pauvre Tanniké, veuve de Sis, Kiermacker, qui mourut à Illyst, enterrée vive, non sans horrible douleur, car le bourreau dut lui remplir la bouche de terre pour l'empêcher de crier et lui brisa la poitrine en dansant sur son corps. De quoi était-elle riche ? De rien, sinon de sa bible flar anle, de trois livres d'or et de quelques ustensiles de ménage en étain d'Angleterre, que convoitait sa voisine. Ishamaal Marteus fut brûlé comme sorcière, et auparavant, jetée à l'eau, et parce que son corps surnagea, on y vit du sortilège.

Mais elle avait quelques meubles châtifs, et, en un carret, sept florins Carolus d'or dont le dénonciateur voulait avoir la moitié et le dixième. Viens-nous-en, commerce, la vie n'est plus viable en Flandre, à cause des placards ; cette nuit, j'ai encore entendu à la porte de la maison le chariot de la mort et le squelette s'y asseyant avec un sec bruit d'os. Ce n'est bon présage.

— Il ne faut, dit-elle, vouloir me faire peur, mon homme.

— Je ne t'irai, commerce, répondit Claes.

— Mais, dit-elle, Sa Majesté Impériale, voyant combien les pauvres réformés sont paisibles en ce pays, adoucira la rigueur de ces cruels placards.

Il y perdrait trop, répondit Claes, car il a la moitié de tous les biens confisqués.

Soudain sonna le trop nette et grincèrent les cimbales du héraut de la ville. Claes et Soetkin portant tour-à-tour Ulenspiegel coururent avec la foule du peuple à la Maison commune pour y entendre la proclamation nouvelle de Sa Sainte Majesté.

Ils vinrent au lieu où se tenaient sur leurs chevaux, les hérauts sonnant de la trompettes et battant les cimbales, le prévôt tenant la verge de justice et le procureur de la Commune à cheval pareillement tenant les placards des deux mains, et se préparant à le lire à la foule assemblée.

Claes entendit très-bien qu'il était de rechef défendu à tous en général et en particulier, d'imprimer, de lire, d'avoir ou de tenir les écrits, livres ou doctrine de Martin Luther ainsi que ceux de plusieurs autres hérétiques nommés dans le placard.

Sa Majesté y statua entre autres peines que les suspects ne pourraient jamais exercer d'état honorable. Quand aux hommes retombés en leur erreur ou qui s'y obstinaient, ils seraient condamnés à être brûlés à un feu doux ou vif, dans une maison de paille ou attachés à un potcan à l'arbitraire du juge, et les autres à savoir : les hommes par l'épée et les femmes par la fosse. Leurs têtes pour l'exemple devaient être plantées sur un pieu.

Il y avait aussi, pour le bénéfice impérial de Sa Sainte Majesté, confiscation de leurs biens gisants es-endroits où confiscation avait lieu.

Quant aux dénonciateurs, l'Empereur leur accordait la moitié de tout ce que les accusés possédaient et les biens des pauvres hommes et femmes convaincus d'hérésie n'atteignaient pas cent liens de gros (monnaie de Flandre) pour une fois. Quant à la part de l'Empereur, il se réservait de l'employer en œuvres pies et de miséricorde, comme il fit au sac de Rome.

Et Claes s'en fut avec Soetkin et Ulenspiegel tristement.

Ch. DE COSTER.

(La suite au prochain numéro.)

Les dépositaires du journal sont prévenus que la deuxième édition du N° 2 est sous presse.

De la Liberté de l'enseignement médical, par M. le docteur Dupré. — Prix : 75 centimes. — Chez M. Germer, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine.

LE LATIUM MODERNE, lettre à un Etudiant en Droit, par Eugène Vermerch, étudiant en médecine. — Prix : 60 centimes.

Les Printemps du cœur, par Eugène Vermerch. — Chez Sausset, galerie de l'Odéon.

Nous ne pouvons annoncer au public ces deux petits écrits, sans émettre le regret que M. Vermerch ne mette pas ses qualités naturelles au service d'une idée plus élevée ; la littérature n'est pas un but, elle n'est qu'un moyen.

C. V.

— Pour paraître chez Marpon sous l'Odéon, Camille Desmoulins, *La France libre*, 1 vol. — *Les Discours de la lanterne*, etc. — *Le Vieux Cordelier*, etc., 1 vol.

Dans un de nos prochains numéros nous apprécierons, comme il convient, ce caractère si complexe de Camille, qui finit par être fatal à la Révolution.

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, rue de l'École-de-Médecine.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — *La Science et les Savants en 1804*, 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — *Histoire de la Révolution française*, traduite de l'anglais, par E. Elias Régnault. 1^{er} volume. *la Bastille*, in-18. 3 fr. 50

TAINÉ. — *Le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill. 1 vol. in-18 faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

TAINÉ. — *L'idéalisme anglais*, étude sur Th. Carlyle. 1 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

EN VENTE

Les Hébertistes, par G. Tridon. Brochure in-8°, 3 feuilles. — Chez tous les libraires. Prix : 60 c.

Cette consciencieuse étude sur la Révolution est écrite par notre collaborateur avec sa vigneur habituelle. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. V.

Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un livre auquel nous souhaitons de grand cœur, le succès. C'est une étude fantaisiste intitulée *les Suivantes de Jésus*, où la conscience des recherches est allée à une certaine vivacité de style. Une forme heureuse, un fonds sérieux, des pages émues et entraînant, que faudrait-il donc encore pour assurer à l'auteur, M. Léon Rousseau, une sympathique réussite. — B. de P.

Le Gérant : E. VAISSIER.

Paris. — Imp. Turin et Ad. Juvot, 9, cour des Miracles.